

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DU

COMTE FOUCHER DE CAREIL

Louis Alexandre, comte Foucher de Careil, appartenait à une très vieille famille bretonne, qui a donné à la France des soldats et des magistrats. Son arrière-grand-père, François de Foucher, mourut conseiller au Parlement de Bretagne. Et il eut pour grand-père ce brillant général d'artillerie, qui se signala dans toutes les guerres de la République et de l'Empire, qu'on trouve partout où l'on se bat, en ces années où l'on se battait partout, — à l'armée des Pyrénées-Orientales, à l'armée de Sambre-et-Meuse, à l'armée du Rhin, plus tard à Ulm, à Austerlitz, à la Moskowa...

Né à Paris, en 1826, Alexandre Foucher de Careil fit, au collège Stanislas, de fortes études. Il y eut pour maître le P. Gratry, qui devint bientôt son ami, et dont l'influence et les conseils décidèrent peut-être de sa vocation philosophique.

A peine sorti du collège, il visita l'Italie et la Grèce, et revint de son voyage plein d'idées et de souvenirs. Il entra dans la vie, animé des plus nobles ambitions. Il assura son bonheur en épousant, en 1851, celle qui devait être la confidente de toutes ses pensées, l'inspiratrice de tous ses travaux. C'est à ses côtés et s'appuyant sur elle qu'il poursuivra sa double carrière de politique et de philosophe, de penseur et d'homme d'action.



L'action l'avait tenté dès l'abord; et il estimait qu'un homme intelligent et instruit, riche et porteur d'un nom honoré n'a pas le droit de se désintéresser des affaires de son pays. Il fut nommé de bonne heure conseiller général dans le Calvados. Mais ce n'est qu'en 1869 qu'il prit, en politique, une attitude militante, en se portant, dans la première circonscription du Calvados, comme candidat de l'opposition. Il fut battu, et, à la suite de cet échec, entreprit aux États-Unis un voyage d'études.

La guerre éclata peu de temps après son retour en France. Il n'était pas homme à suivre les événements en simple spectateur. Il sollicita et obtint le poste de directeur général des ambulances des légions mobilisées de Bretagne, et, dans ces fonctions, se dépensa tout entier (1). La paix rétablie. M. Thiers lui confia la préfecture des Côtes du Nord. En 1872, il passa à celle de Seine-et-Marne. Révoqué le 24 mai 1873, il se présentait, deux ans après, dans les Côtes-du-Nord, comme candidat républicain. Il échoua, mais, en 1876, fut élu sénateur en Seine-et-Marne, et, au Sénat, siégea au centre gauche. D'aucuns lui reprochèrent alors de s'être rallié au gouvernement établi : autant lui reprocher d'avoir compris que le seul moyen, pour les modérés et les sages, de n'être pas exclus de la démocratie, c'était de ne pas s'en exclure eux-mêmes. Il devait bientôt, du reste, témoigner de son indépendance vis-à-vis même de ses amis politiques. Nommé, en 1883, ambassadeur à Vienne, il donna sa démission en 1886, lors de l'exil des princes; non qu'il fût de leurs partisans : mais ce juste refusait de s'associer aux injustices de son parti. Entre temps, il avait été réélu sénateur. Lorsqu'il mourut, en 1891, il venait de voir son mandat une fois de plus renouvelé.

(1) Sa collaboration avec son mari dans l'œuvre des ambulances de Bretagne eut pour résultat d'inspirer à M^{me} la comtesse Foucher de Careil l'idée de la création d'une société permanente de secours aux blessés. De là l'*Association des Dames françaises*, dont elle est, depuis de longues années la présidente : elle a reçu, en cette qualité, la croix de la Légion d'honneur



La carrière politique dont on vient de signaler les principales étapes aurait suffi à l'activité d'un homme ordinaire. Mais ce grand laborieux que fut M. Foucher de Careil ne se lassait pas facilement ; et l'action, chez lui, ne nuisit jamais à la pensée.

Dès sa jeunesse, il s'était passionné pour la philosophie et son histoire. Un de ces hasards heureux, qui sont la récompense des chercheurs, détermina l'orientation spéciale de ses études. Parcourant l'Allemagne en 1853, il découvrit, dans la bibliothèque de Hanôvre, un véritable trésor : de nombreux et importants manuscrits de Leibniz, qui avaient échappé jusqu'alors aux investigations des érudits. Cette découverte l'enthousiasma. Qu'on en juge d'après le passage suivant, extrait du présent ouvrage : « Je ne sais si ces remarques sur Leibniz, oubliées et enfouies jusqu'à ce jour, ainsi présentées sans appareil, se feront lire avec plaisir. C'est une étude austère ; j'ai là sous la main, dans la succession de ce grand homme, d'autres écrits en grand nombre, d'une forme plus attrayante, pleins de détails curieux. Je travaille les yeux fixés sur ces armoires, remplies de trésors inconnus. Mais je n'en connais pas qui égalent pour moi le charme sévère de ces études sur les origines de la philosophie moderne. » — C'est bien là l'accent de la passion, et, dans leur émotion contenue, ces lignes, qui respirent le pur amour de la science, ne laissent pas d'être éloquentes.

Encouragé par les précieuses trouvailles qu'il avait faites à la bibliothèque de Hanôvre, le comte Foucher de Careil s'éprit de Leibniz, et se donna pour tâche de l'étudier à fond. On peut dire qu'il l'a retourné en tout sens, décrit sous tous ses aspects : comme penseur original, comme réformateur du cartésianisme, comme adversaire du spinozisme. Il entreprit même une édition de ses œuvres complètes, qu'il n'eut malheureusement le temps de pousser que jusqu'au huitième volume. L'optimisme du grand Allemand, son éclectisme, ses vues politiques et diplomatiques, les tendances conciliatrices de sa philosophie, — tout, dans son caractère et

dans son œuvre, était pour séduire un homme qui fut lui-même un politique et un diplomate, et qui, dans la spéculation comme dans la pratique, inclina toujours aux solutions moyennes.

Mais, si ardente que fût sa prédilection pour Leibniz, il ne se laissa pas absorber par lui, et n'en fit pas — comme certains érudits de l'homme qu'ils croient avoir inventé ou retrouvé — son unique idole. On lui doit la publication d'importants manuscrits inédits de Descartes, auquel il a consacré, ainsi qu'à Spinoza, plusieurs volumes; et c'est lui qui, le premier, et dès 1862, révéla Schopenhauer aux Français. Ses travaux, du reste, n'ont pas été seulement d'ordre philosophique. Sans parler des nombreuses brochures de circonstance qu'il a fait paraître, il avait réuni les matériaux d'une étude approfondie sur Dante, et, à la fin de sa vie, s'était pris de goût pour les enquêtes économiques. L'on donne, au bas de cette page, la liste de ses œuvres (1) : il suffira de la parcourir pour apprécier quelle somme immense de travail il a

(1) — *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz*, précédée d'un Mémoire. — In-8°, 1854. Brière. — Ouvrage traduit en anglais par O. Freire Owen. Edimbourg, 1855.

— *Lettres et Opuscules inédits de Leibniz* précédés d'une introduction, In-8°, 1854. Ladrangé.

— *Dante traduit par Lamennais*. — Brochure, 1856. Dubuisson.

— *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibniz*. In-8°. 1857. Durand.

— *Œuvres de Leibniz*, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions. Firmin-Didot. — Huit volumes parus, le premier en 1859.

— *Supplément aux œuvres de Descartes*. — Manuscrits inédits de Descartes, précédés d'une introduction sur la *Méthode*. — 1 vol. in-8°, 1859-1860. Durand.

— Article *Leibniz*, dans la biographie Michaud. — 1859.

— *Un été à Ravenne*. — *Revue Européenne*, 1859.

— *Dante, poète national*. — *Revue Européenne*, 1860.

— *Rome ou Espérances et chimères de l'Italie*. — brochure. 1860.

— *Le Pape et le Parti Catholique*. — In-8°, 1860. Dentu.

— *Leibniz, la philosophie juive et la cabale*. — In-8°, 1861. Durand.

— *Descartes et la princesse palatine, ou de l'influence du cartésianisme sur les femmes au XVII^e siècle*. — In-8°, 1862.

Hegel et Schopenhauer. — In-8°, 1872. Hachette.

✕ — *Leibniz, Descartes et Spinoza*, avec un rapport de M. Cousin. — In-8°, 1863. Ladrangé.

— Article *Droit naturel*. — Dictionnaire général de la politique. 1863.

— *Dante* (Conférence de la salle Barthélemy). — In-8°, 1864.

Y — *Leibniz et Pierre le Grand*. — In-8°, 1864. Durand.

— *La liberté des haras et la crise chevaline en 1864*. — Dentu.

— *Goethe et son œuvre*. — In-18, 1865.

— *Les Luxembourg à la Belgique*. — In-8°, 1867. Dentu.

— *Les habitations ouvrières*. — In-8°, 1868. Lacroix.

fournie, et dans combien de sens divers s'est exercée son activité intellectuelle.



Quelques mots, maintenant, au sujet de l'ouvrage qu'on va lire. L'Académie des Sciences morales et politiques avait mis au concours, pour l'année 1860, le sujet suivant : *De la philosophie de Leibniz*, et elle avait attiré l'attention des concurrents sur une série de points qu'elle fixait :

I. — Rechercher, en s'appuyant sur des faits certains et non sur des assertions postérieures, équivoques ou intéressées, quels progrès et quels changements s'étaient accomplis dans l'esprit de Leibniz depuis sa thèse *De principio individui* soutenue à l'Université de Leipzig en 1663, jusqu'à son voyage en France; déterminer avec précision où Leibniz en était parvenu en philosophie et dans les diverses parties des connaissances humaines avant son séjour à Paris dès l'année 1672, et avant le commerce intime qu'il y forma avec les hommes les plus illustres qui y florissaient alors, Huygens, Arnauld, Malebranche, pour établir équitablement la part plus ou moins considérable que le cartésianisme et la France peuvent réclamer dans le développement du génie de Leibniz.

II. — A quelle époque paraît véritablement le principe propre à Leibniz, que la force est l'essence de toute substance?

III. — Du caractère nouveau introduit dans les discussions philosophiques par l'intervention de l'érudition et de la critique, c'est-à-dire par l'histoire même de la philosophie, jusqu'alors entièrement négligée ou ignorée.

IV. — Établir en quoi consiste ce qu'on a appelé l'éclectisme de Leibniz.

V. — Apprécier la polémique instituée par Leibniz contre ses trois grands contemporains Descartes, Spinoza et Locke. Insister particulièrement sur la critique des diverses théories de Descartes; exposer et juger le rôle de Leibniz à l'époque de la persécution du cartésianisme.

VI. — Des théories les plus célèbres auxquelles demeure attaché le nom de Leibniz, par exemple la loi de continuité, l'harmonie préétablie, la monadologie.

VII. Terminer par un examen approfondi de l'ouvrage par lequel Leibniz a commencé ses travaux, la *Théodicée*; la comparer avec celles de

— *Les habitations ouvrières et les constructions civiles*. 1873, Lacroix.

✕ — *Leibniz et les deux Sophie*. In-8°, 1876. Baillière.

— *Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine*, d'après des lettres inédites. — In-8°, 1879. Baillière.

Platon, d'Aristote et des Alexandrins dans l'antiquité; de saint Anselme et de saint Thomas au moyen âge; de Descartes, de Malebranche et de Clarke chez les modernes.

VIII. — Enfin l'Académie demande aux concurrents, comme une sorte de conclusion pratique de leur Mémoire, d'assigner la part du bien et celle du mal dans l'ensemble de la philosophie de Leibniz, de faire voir ce qui en a péri et ce qui en subsiste et peut encore être mis à profit par la philosophie du XIX^e siècle.

Deux Mémoires furent déposés conformément à ce programme : l'un de M. Nourrisson, l'autre du comte Foucher de Careil. M. Damiron les analysa et les critiqua avec autant de sympathie que de soin dans un rapport étendu (1). Il les déclarait tous deux « d'un ordre très élevé », louant dans le premier, (celui de M. Nourrisson) « une sûreté et une exactitude de doctrine » tout-à-fait remarquables; dans le second, (celui de M. Foucher de Careil, *ce curieux de Leibniz, cet explorateur pénétrant et heureux*) « une sagacité, une persévérance, une passion et un bonheur de recherches et de découvertes » qu'il jugeait dignes des plus grands encouragements. « En résumé, concluait-il, dans la partie historique du Mémoire n^o 2, les plus curieuses, les plus rares et les plus heureuses recherches, qui, dans leurs résultats certains, sont de véritables services rendus aux lettres philosophiques; la matière de la critique si ce n'est la critique même de la philosophie de Leibniz, renouvelée ou du moins singulièrement enrichie par l'abondance de documents inédits; et, parmi toute cette étude, une ardeur, une pénétration et une distinction de pensée qui en font le constant et saisissant intérêt... Voilà... les motifs prépondérants qui nous font vous proposer ce Mémoire, comme celui dont nous vous avons d'abord rendu compte, pour la plus haute de vos récompenses. »

L'Académie adopta ces conclusions, et, dans sa séance publique du 26 mai 1860, couronna les deux Mémoires, que son président, M. Louis Reybaud, appréciait en ces termes :

Votre section de philosophie vous avait proposé et fait agréer un sujet

(1) Rapport fait au nom de la section de philosophie sur le concours relatif à la philosophie de Leibniz. (Séances des 14 et 21 Janvier 1860).

très important, sous ce titre : *De la philosophie de Leibniz*. Dans votre pensée, Messieurs, c'était autant l'histoire d'un homme et de ses doctrines, que celle de son siècle et des doctrines contemporaines ; vaste cadre qu'un savant et lumineux commentaire avait encore éclairé et agrandi ! Le concours n'a fourni que deux Mémoires ; mais, par une fortune bien rare, ces Mémoires se sont trouvés excellents tous deux, et en tel équilibre de mérites que vous avez cru devoir partager entre eux le prix, qui, d'après les termes de votre décision, n'est pas moralement diminué pour cela. De son côté, M. le ministre de l'Instruction publique a bien voulu autoriser l'Académie à porter ce prix de quinze cents francs à trois mille francs, afin que la rémunération des auteurs ne fût point au dessous du mérite de leur travail. Les deux concurrents auxquels ces témoignages d'estime ont été accordés sont l'un, M. Nourrisson, professeur de logique au lycée Napoléon, l'autre M. le comte Foucher de Careil. Dans l'œuvre du premier, ce qui domine, c'est la discussion philosophique ; dans l'œuvre du second, c'est l'érudition historique, et surtout la découverte de documents curieux et inédits qui jettent sur la vie et les travaux de Leibniz un jour et un intérêt nouveaux. Chacun des auteurs garde ainsi sa supériorité propre et ses titres particuliers : M. Nourrisson, la solidité, la sûreté, l'exactitude de la doctrine, la fidélité dans l'analyse ; M. Foucher de Careil, une sagacité, une persévérance, une passion et un bonheur de recherches qu'on ne saurait trop encourager....

C'est le Mémoire du comte Foucher de Careil qui fait l'objet de la présente publication.

Il en avait repris possession, une fois rendu le jugement de l'Académie, et, dès lors, l'avait gardé par devers lui, ne le jugeant pas assez achevé, au moins quant à la forme, pour le livrer au public. Madame la comtesse Foucher de Careil n'a pas cru devoir s'arrêter à ces scrupules. Elle a tenu à ce qu'un ouvrage, qui a sa place marquée dans l'ensemble des travaux de son mari, vît enfin le jour. Et — cette métaphore empruntée à Leibniz sera ici bien à sa place — elle est en droit d'espérer que, dans ces pages hâtivement écrites, mais longuement méditées, le lecteur attentif saura, sous « la paille » enchevêtrée des mots, discerner, abondant et fécond, « le grain des choses ».

S. P. n. 1789

COMTE FOUCHER DE CAREIL

MÉMOIRE SUR LA

PHILOSOPHIE DE LEIBNIZ

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Précédé d'une Préface de M. Alfred FOUILLÉE, de l'Institut
et d'une

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE L'AUTEUR



*Sed ipsa principia cunctis rebus divinis seu
a formis derivo, tanquam a Deo inditas,
et nunc insitas naturæ corporeæ leges.*

Leibniz à Bernoulli, Ed. Gerhardt, t. II, p. 544.



PARIS

F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR
4, Rue Antoine Dubois, 4

Fouillée